

résolument actif localement. Les Rencontres africaines de la photographie depuis 2001 en sont l'exemple le plus connu. Mais le curateur organise également un festival de littérature de jeunesse à Bamako, ainsi que des ateliers consacrés au dessin, et au dessin de presse plus particulièrement. Le projet « Dessins pour le Mali » est ainsi conçu comme une réponse à la crise politique et militaire que connaît le pays en 2013. L'exposition « 40 ans de la BD malienne » soutient, dans le même état d'esprit, la création malienne contemporaine, mettant à l'honneur des dessinateurs tels que Massiré Touunkara ou Aly Zoromé. Lassana Igo Diarra est en outre le directeur de la maison d'édition Balani's, qui publie ce catalogue, mais qui possède également toute une collection dédiée à la bande dessinée malienne pour les enfants.

Dernier fil transversal de ce très riche – on l'aura compris – catalogue : le rôle de la galerie dans la sauvegarde des « Manuscrits de Tombouctou » (pour l'appel à la sauvegarde, voir p. 70-71 ; pour des photographies des ateliers, voir p. 86-91). En 2013, une vaste opération de transferts de manuscrits de Tombouctou vers Bamako est entreprise. La Médina organise des ateliers en partenariat avec le Centre Ahmed Baba. La même année, la galerie présente une exposition sur ce thème : « Hier, aujourd'hui, demain Manuscrits ». En 2017, elle participe à la Documenta avec un projet fondé sur Tombouctou (« De Tombouctou à Athènes », présenté avec grande précision) : les touchantes photographies de Seydou Camara rendent compte de la matérialité de ces textes anciens, tandis que des plasticiens comme Abdou Ouologuem, ou encore Boubacar Sadek Nagim reconstituent des manuscrits imaginaires aux écritures foisonnantes.

Enfin, signalons, pour son intérêt littéraire, la courte étude qu'Ousmane Diarra livre à propos de Tierno Bokar et d'Amadou Hampâté Bâ, où l'on découvre une photographie de ce dernier, prise précisément à Médina-Coura. Les lieux sont tissés de ces entrecroisements et de ces coïncidences.

■ Elara BERTHO

KANGULUMBA MUNZENZA (WILLY), *UNE ESTHÉTIQUE DANS LE CRI : ESTHÉTIQUE DE LA VIOLENCE ET VIOLENCE DE L'ÉCRITURE DANS LE ROMAN CONGOLAIS DE LA FIN DU XX^E SIÈCLE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. ESPACES LITTÉRAIRES, 2017, 408 P. – ISBN 978-2-343-11695-2.

L'ouvrage de Willy Kangulumba Munzenza, issu de sa thèse de doctorat soutenue à l'Université de Louvain en 2011 sous la direction de Jean-Louis Tilleuil, montre l'articulation entre la violence et

le genre romanesque lorsqu'il s'en empare, en mettant l'accent sur les mécanismes de l'écriture à l'œuvre. Le corpus d'étude porte sur six romans congolais de la République du Congo et de la République démocratique du Congo : *Le Doyen Marri* de Pius Ngandu Nkashama, *Le Paradis violé* de Fweley Diangitukwa, *Pleure ô pays ou les Naufragés de l'histoire* de Bernard Ilunga Kayombo, et, pour le Congo-Brazzaville, *Les Fleurs des lantanas* de Tchichellé Tchivéla, *Les Petits Garçons naissent aussi des étoiles* d'Emmanuel Dongala et *Le Mort vivant* d'Henri Djombo. Tous ont été écrits au cours des années 1990, période de démocratisation des deux Congo, durant laquelle « la réalité de cette violence a dépassé la fiction » (p. 12). Willy Kangulumba Munzenza veut montrer comment les textes permettent de se confronter à la violence, à rebours de sa banalisation dans la sphère politique et sociale. C'est ainsi qu'il propose d'étudier les stratégies narratives d'expression de la violence et d'établir la nature des liens entre le monde fictif et le monde réel qu'elles mettent en place.

Le travail de W. Kangulumba Munzenza se situe explicitement dans le débat engagé par le manifeste *Pour une littérature-monde*, qui considère que le réalisme politique est réducteur. Dans ce contexte littéraire, *L'Esthétique du cri* ambitionne de montrer que l'engagement politique des romans congolais qui s'emparent de la thématique de la violence ne nuit en rien à « la recherche de la beauté artistique » (p. 386) de la part des écrivains du corpus, voire qu'elle en constitue l'un des ferments. Prenant « le risque de l'illustration » (p. 17), comme il le dit, – et donc inévitablement celui de la répétition – son étude repose essentiellement sur une typologie des instances du récit qu'il examine successivement, en lien avec la violence dans les romans du corpus. Les catégories critiques sont nombreuses, l'analyse est approfondie et les romans sont examinés tour à tour dans le détail. Cependant, le lecteur ressent une impression de liste à certains moments, peut-être au détriment d'une démonstration ferme des formes propres à cette « esthétique du cri ». Malgré tout, la précision des analyses offre de stimulantes interprétations des stratégies à l'œuvre dans l'univers romanesque de la violence.

Dans le premier chapitre, l'auteur s'appuie sur le concept d'« agencement » forgé par Deleuze et Guattari, afin de mettre en évidence la construction des personnages « pris non pas *dans* mais *comme* rouages d'un système (ici : système de violence) » (p. 21). Tous les personnages principaux du corpus sont incarcérés ou torturés, et le modèle de la traque du héros pris dans un fatal enchaîne-

ment de violences façonne les romans. Les figures du commandement postcolonial sont également prises dans une logique violente, définie comme systémique : héritée des pratiques du colonialisme et des révolutions, elle devient une finalité politique qui repose sur l'étouffement du peuple par la terreur et la misère. Pour refléter cette lutte des classes et désigner la prise en charge romanesque de « la violence de l'éthos de consommation » (p. 53), l'auteur forge le concept de « vévéfisme », abrégé en VVVF, c'est-à-dire : villas-voitures-vin-femmes. Les oppositions entre faiblesse et force des personnages recoupent des distinctions économiques ainsi que des différences de statut dans la fiction : les héros valeureux se distinguent des oppresseurs sans épaisseur psychologique.

Deux chapitres sont ensuite consacrés à l'étude successive de la violence des modes de représentation dans l'espace et dans le traitement du temps, deux « auxiliaires de la violence [au] niveau de la composition » (p. 221). Le chronotope est à interpréter à la fois comme un symbole de l'oppression et comme une structure romanesque associée à la distribution de la violence. De plus, Willy Kangulumba Munzenza analyse les éléments temporels et spatiaux selon les liens entre le récit de violence et la réalité. D'une part, il montre que le chronotope réaliste joue à plein dans la marche implacable de la violence de l'Histoire que les romans prennent en charge ; d'autre part, il observe que les cadres spatio-temporels sont des constructions signifiantes dont la portée symbolique permet moins de représenter que de suggérer la violence.

Les deux derniers chapitres ambitionnent de montrer que le récit violent s'écrit en termes de conflit de formes (p. 384). Certaines des voix narratives qui s'engagent contre la violence sont celles de narrateurs autodiégétiques mais d'autres sont des narrateurs hétéro-diégétiques qui s'introduisent dans les récits. L'un de ces deux chapitres analyse précisément l'entremêlement des voix et des récits permettant de donner une profondeur psychologique à l'exposé de la situation de violence ; ses conclusions tendent à montrer que tous les procédés narratifs sans distinction, aussi divers soient-ils, conduisent un peu facilement à son renforcement. Cependant, les analyses qui montrent comment l'ordre narratif exprime la violence sont fructueuses. L'auteur observe en effet que la chronologie des événements du récit est souvent bouleversée, ce qui pourrait refléter « la perturbation de l'évolution normale de la société par la violence politique instituée » (p. 286). Il met aussi au jour le procédé de l'itération, soit la répétition de scènes violentes ou de gestes traumatiques permettant, d'après lui, à la fois d'annoncer la tragédie

sociale par une violence cyclique, et de faire une satire de la permanence de la violence. Pour finir, il s'appuie sur des variations formelles, telles que la métaphore hyperbolique, le carnavalesque tragique ou encore les emprunts à l'emphase du griot dans l'oralité, qui démultiplient la violence pour mieux la caricaturer.

On retiendra l'image de la « nasse » (p. 58), convoquée pour montrer combien l'univers de violence place le héros traqué sous le régime de l'arbitraire, à l'instar du panier qui symbolise la justice et devient un filet, un outil de traque. À l'image d'une nasse romanesque, l'auteur montre comment les récits tendent à la fois à être un lieu de renversement et de refuge. D'une part, ils permettent de renverser le système de la violence, en révélant par exemple que les places de bourreaux et de victimes sont interchangeables lorsque les scènes de résistance du peuple le rendent maître de la violence, ou bien en faisant de la violence une obsession des personnages du commandement, qui conduit à annuler leur capacité de discernement de sorte qu'elle les fragilise. D'autre part, les récits imaginent des sortes d'abris au moyen de ce que W. Kangulumba Munzenza définit comme des « personnages-refuges » (p. 113) – l'enfant, le fou et l'écrivain –, restituant au héros pris dans la nasse de la traque son rôle de conscience critique. Derniers « signaux de l'esprit critique » (p. 113) par leur capacité d'observation et de réflexion, leur présence au cœur du système de la violence est porteuse de sens.

■ Alice DESQUILBET

KAOZE (STEFANO), *ŒUVRE COMPLÈTE*. ÉDITION ÉTABLIE SOUS LA DIRECTION DE MAURICE AMURI MPALA-LUTEBELE ET JEAN-CLAUDE KANGOMBA. [PRÉFACE DE MARC QUAGHEBEUR ; POSTFACE DE MGR JEAN CHRISOSTOME AMADE ALOMA]. BRUXELLES : ARCHIVES ET MUSÉE DE LA LITTÉRATURE ; ÉDITIONS M.E.O., COLL. PAPIER BLANC, ENCRE NOIRE, 2018, 502 P. – ISBN 978-2-87168-086-4.

Stefano Kaoze (1886-1951), ordonné prêtre en 1917, était surtout connu pour un texte, *La Psychologie des Bantu*, publié en deux parties dans la *Revue Congolaise* en 1910 et 1911. Le reste de sa production était conservée sous forme de manuscrits à la bibliothèque du diocèse de Kalemie-Kirungu. Un projet scientifique mené par les Archives et Musée de la Littérature et l'Université de Lubumbashi permet désormais de saisir l'importance et le caractère pionnier du travail accompli par le premier ecclésiastique congolais de la seconde phase d'évangélisation (i.e. à partir de 1880, la première s'étendant de 1482 à 1835). Rappelons le contexte : avec Kaoze,